

# le dernier rivage

Sur les premières photos, vers 60-62, Brian Wilson était presque maigre. Disons élancé. De bonnes joues de gosse californien, mais aiguisé, l'œil vif. Carl, lui, était déjà franchement rondouillard. Brian adulait les Four Freshmen et concevait depuis l'âge de quatorze ans des mini-chorales qu'avec ses deux frères et cousin Mike, il interprétait pour la plus grande joie de ses chers parents, Maman Audree et Papa Murry (lui-même songwriter frustré). Chuck Berry lui fit un choc (électrique). Il voulut faire un groupe de danse ; puis des disques. Pourquoi pas ? On l'avait toujours trouvé doué pour la musique.

Sur les dernières photos, Brian Wilson ressemble à un grand grizzly vaguement abruti. C'est comme ça depuis des années. Il est gros et barbu, porte de hideuses tuniques brodées, et participe tant bien que mal, comme il peut, à l'entretien poussif d'un mythe auquel on a trop souvent voulu confiner son génie. Le nouvel album des Beach Boys (quelle étrange expression) n'est même pas mauvais, dans sa manie incurable de recycler une imagerie creuse via les mêmes jeunes vieillards en bermuda, il est simplement triste. Brian y beugle plus qu'il ne chante « I'm So Lonely » ; un morceau écrit avec son docteur personnel, Eugene Landy. Sourd d'une oreille dès le plus jeune âge, qu'entend-il encore de l'autre ? Le bout du rouleau sans fin et l'éternelle vague à l'âme.

## FUN, FUN, FUN

Hawthorne, banlieue moyenne de Los Angeles, California, est à cinq kilomètres de la plage. Pour les enfants de la moyenne bourgeoise blanche, les distractions sont codifiées : on nage, on surfe, on pique-nique, on flirtouille, on roule en « woodie » (petite camionnette en bois), avec la planche sur le toit. L'aîné des Wilson, du genre nul en gym, plutôt timide, ne surfe pas (Dennis, l'enfant terrible, est le sportif du lot) ; mais c'est lui le chef de la bande, et tout ça lui est familier. Logiquement, question de vogue aussi (Dick Dale...), les premières chansons des Beach Boys tournent autour du surf. Fun. Un peu plus tard (et cela élargit le cercle), elles tournent autour des bagnoles. Re-fun. Encore après (et on touche à l'universel), elles tournent autour des filles. Fun encore. En l'espace de deux ans (63-64), une cascade de hits (up-tempo, voix lead de Mike Love à la Donald, hullements des quatre autres, frère guitare rock de Carl) établit un parfait catalogue de l'hédonisme teenage sud-californien, par le truchement d'une pop quasiment unisexue (répondant à la fascination de Brian pour les girl-groups, un idéal qui hantera des générations de rockers). Des critiques américains vous raconteraient avec le plus grand sérieux comment les Beach Boys ont su encapsuler en instantanés de trois minutes l'esprit de l'America middle-class des early-

mid-Sixties, qui rêvait de soleil sans trop penser à Cuba. Il suffira de dire que Brian Wilson écrivait d'admirables chansons (concision, limpidité mélodique, arrangements vocaux de première bourre) sur ce qu'il connaissait le mieux. « Surfin' USA » (merci Tonton Berry), « Surfin' Safari », « Little Deuce Coupe », « Little Honda », « I Get Around », « Fun, Fun, Fun ». Le florilège en chemisettes à grosses rayures. Et Brian s'amusait bien, comme ses petits copains. Rêvassait juste un peu. Sur scène, il était plutôt pataud mais tout sourire. Jusqu'à ce qu'un soir, vers Noël 64, en Australie, il ne trouve plus ça drôle du tout.

## SEUL DANS SA CHAMBRE

*« Je ne parlais plus. Je baissais la tête sans regarder quiconque. Cette nuit-là, le road-manager m'a ramené à L.A. et je ne voulais voir personne excepté ma mère. »*

Il s'enferme dans sa chambre. *« Un endroit où je peux livrer mes secrets. »* Les angoisses remontent aussi sec : au collège, Brian chantait haut et ses camarades se moquaient de lui ; il avait peur de l'eau ; en tournée, son père - instauré manager - jouait les chaperons, l'empêchait de draguer les filles ; il avait fini par le virer. L'année d'avant, il avait rencontré Phil Spector, son idole. Il essaierait de faire aussi bien. Dans sa tête (à demi bouchée, rappelons-le), il entendait des tas de choses, au-delà des planches fusant sur la vague et des moteurs de hot-rods. Brian Wilson, plutôt bon garçon, n'a jamais été ouvertement rebelle. C'est un inadapté. Livré à lui-même, il ne prend pas pour autant le contrepied de l'eden d'exubérance juvénile dont il a déposé la marque en chansonnettes pop. Maintenant il le voit de sa fenêtre, peut-être plus idéalisé encore. Il continue d'alimenter le juke-box en pondant des tubes chaque fois plus chiadés, plus inventifs (sait-on qu'il fut un pionnier du fuzz sur « Little Honda » ?). Mais aussi, pendant que Mike, Carl, Dennis et Al Jardine (plus un remplaçant, qui sera Glenn Campbell puis Bruce Johnston) font les représentants impeccables, amusant la galerie aux quatre coins d'une Amérique extatique (bien plus tard, Dennis dira : « Brian Wilson est les Beach Boys. Il est le groupe, nous sommes ses messagers »), leur tête pensante éponge sa mélancolie. « Surfer Girl » déjà (sa première production), puis « In My Room » avaient inauguré sa veine balladeuse. Désormais, Brian a assez de minutes à lui, d'une pour laisser aller ses gamberges de grand adolescent, de deux surtout pour échafauder une concurrence digne au grand-œuvre sonore du sieur Spector et à l'impact formidable des quatre morveux de Liverpool.

*« C'est probablement ma motivation essentielle pour écrire de nouvelles chansons - ce besoin de surmonter un sentiment d'infériorité. »*



**C'est un peu difficile à croire quand on le voit ou quand on l'entend aujourd'hui, mais Brian Wilson, le leader des Beach Boys, fut il y a de cela quelques années-lumière un vrai et beau héros qui sentait bon le sable chaud.**

#### FACES CACHEES

« The Beach Boys Today », paru en mars 65 (et déjà leur huitième album !) marque le début du contrôle absolu de Brian Wilson sur la musique du groupe. Il est aussi exemplaire de par sa construction : une première face truffée de hits remuants (« Do You Wanna Dance », « Help Me, Rhonda », « Dance Dance Dance ») ; une seconde face de ballades bouleversantes presque toutes poussées par le falsetto désormais fameux de Brian (falsetto qu'il fut, avec Frankie Valli des Four Seasons, le premier à utiliser, hors des groupes doo-wop et des effets comiques). Ces chansons-là, méconnues, peuvent être considérées comme les premiers vrais efforts solo de Brian, qui lui, attendra « Pet Sounds » pour avouer une telle prétention. Les autres chantent bien sûr (par contre ils jouent peu ou pas du tout : entre 63 et 66, Brian débauche des sessionmen, Hal Blaine, Leon Russell, Jim Gordon et autres requins spectoriciens), mais en gros, retour de tournée, ils n'avaient qu'à prendre un douche et passer au studio : le grand frère avait chaque partie vocale en tête et les automatismes familiaux faisaient le reste. « Please Let Me Wonder », « So Young », « Kiss Me, Baby », « She Knows Me Too Well » sont des complaintes immaculées où la richesse du son (certains arrangements préfigurent « Pet Sounds ») et la voix du garçon-sans-plateau (on dirait qu'il mue à l'envers) font basculer dans l'émerveillement. Comme par hasard, de « In My Room » au fabuleux « Don't Worry Baby », les perles de cette eau-là sont systématiquement des faces B de 45 t. Du coup une dichotomie se creuse, qui devra se résoudre : d'un côté des titres-façade, toujours excellents (« California Girls », pour l'exemple !) et le groupe pour les propager ; de l'autre, ces vignettes de pathos adolescent et un surdoué en plein boom, qui à force de humer les tics du maître (il vient même lui proposer des chansons pour les Ronettes, dont « Don't Worry Baby » ; Specter évidemment refuse) le dépasse en coup de vent. « Let Him Run Wild », sommet de l'album par ailleurs très enjoué « Summer Days (and Summer Nights ! ) », est une de ces « symphonies de poche » qui présagent de la suite. Autre effet schizo pour compliquer l'affaire, l'anxiété augmente avec l'ambition.

#### QUAND JE SERAI GRAND, JE SERAI UN HOMME

En 1965, Brian, vingt-trois ans, est marié à Marilyn, quatre de moins et chanteuse d'un trio féminin, les Honeys, qu'il ne va pas manquer de produire (et qui renaîtra plus tard en duo sous le nom de Spring). Cette brave Marilyn est bourrée de patience et d'affection, mais ça n'empêche pas notre homme, en proie permanente à l'insécurité, de consacrer ses plus beaux couplets au problème épineux (et crucial, au rock en tout cas) du passage à l'âge adulte. « On veut se marier, mais on est si jeunes », miaule-t-il, pendant que les chœurs se lamentent, et que la jeune Amérique pense sérieusement à déplacer la libération sexuelle des banquettes arrière de Chevrolet en beaucoup d'autres endroits. Voilà un jeune homme dont le souci principal semble être de prendre femme et de la garder toute la vie, mais qui cependant n'arrête pas de se tarabuster la cervelle : la mérite-t-il ? Ne va-t-elle pas l'abandonner au profit du premier bellâtre venu ? Est-il vraiment prêt ? « When I Grow Up To Be A Man », « So Young »,

« She Knows Me Too Well »... tout ça est transparent : Brian Wilson, ce grand dadaï, traîne indéfectiblement des restes d'enfance et d'adolescence, et sa maturité de musicien n'y change rien. Encore moins son statut de premier reclus pop. On est en début 66, et pendant que « Barbara-Ann » (une pochade sortie par hasard et dans son dos) cartonne, pendant que les garçons tournent, il travaille d'arrache-pied à son futur chef-d'œuvre. « Je veux jouer dans le sable, je veux me sentir comme un petit enfant », confie-t-il un jour à sa femme. Quelques jours après, huit tonnes de sable envahissent le living ; l'accordeur devait passer l'espirateur dans le piano (authentique !). C'est ainsi que « Pet Sounds » fut conçu : dans un bac à sable.

#### PAS FAIT POUR CETTE ÉPOQUE

Lassé d'être frustré par l'écriture des textes, inquiet d'être incompris, Brian sollicite la collaboration de Tony Asher, qui avouera volontiers n'avoir fait que « choisir les mots » correspondant aux états d'âme du maestro, totalement imbibé des fastes sonores qu'il concocte à longueur de journée. Survolté par l'enjeu qu'il s'est lui-même fixé, il accorde désormais aux instruments un soin maniaque au moins égal à la perfection des vocaux, convoquant sections de cordes, de cuivres, percussions insolites, effets électroniques, fondant les sons, les espaçant, brouillant les pistes, ramenant tout en mono, faisant aboyer des chiens. Sous la pochette gag bon-enfant (les boys nourrissent des chèvres au zoo de San Diego), « Pet Sounds » est bien la montagne escomptée et, presque vingt ans après, ceci est connu si vous lisez les bons manuels, le plus mirifique album de l'ère pop. Dérouté par l'absence de « fun », le public américain reste de marbre (était-ce alors de la confiture aux cochons ?) au grand dam de Brian, qui a tout mis là-dedans contre vents et marées, à savoir grognements de la maison de disques (Capitol) ou même de membres du groupe (Mike Love, ce gentil crétin). Les connaisseurs apprécient : McCartney tombe à la renverse, décrète « God Only Knows » « meilleure chanson jamais écrite », et court vite s'atteler à son histoire de Sergent Poivre. Leonard Bernstein, invité de l'émission télé « Inside Pop », assiste pantois à une interprétation de « Surf's Up » (alors inédit) par Brian, seul au piano ; il en avale sa méthode rose. « Pet Sounds » et ses orchestrations inouïes - sans jamais qu'on quitte la pop - sont venues trop tôt (ou trop tard ?). L'auteur en avait déduit d'avance « je suppose que je n'étais pas fait pour cette époque ». Ailleurs, il est question de la perte de l'innocence, de la désillusion face à la réalité des relations amoureuses, de la sensation d'être « déplacé ». Infimes choses magnifiées. Insatiable, Brian Wilson n'a de cesse d'aggraver son cas. Capitol et la foule veulent un hit ? Ils auront « Good Vibrations » : six mois de boulot, quatre studios, des kilomètres de bande (près de vingt versions différentes) pour une pièce montée de « rhythm 'n' blues d'avant-garde » - selon Brian - plutôt bizarre. Le plus drôle, c'est que ça a marché.

#### SMILE - CHRONIQUE DE L'ALBUM ENTERRÉ

La saison est à l'effervescence. Brian Wilson se met à tâter des drogues, reçoit de curieux invités dans sa nouvelle villa de Bel-Air, et conçoit fébrilement (sans



qu'on sache exactement si l'acide y fut pour quelque chose) le projet « Smile » : un cycle de chansons écologiques expérimental et léger, loin du rock-rock et de la fureur. Il vient de rencontrer le parolier Van Dyke Parks, un des rares êtres humains en qui il ait vu un égal. Il envoie ses amis intellos enregistrer des bruits dans la nature. Il devient complètement végétarien et pire, paranoïaque : quand sa piscine est pleine, il y tient des réunions de business à l'abri des « espions ». Quand elle est vide, il y enregistre les boys en position couchée. « *Le truc de Brian tout du long aura été la juxtaposition de l'idiot et du brillant.* » — Carl

L'album devait à l'origine s'appeler « Dumb Angel ». C'est une assez bonne définition. On pense à Gram Parsons (plus « angel ») et à Presley (plus « dumb »), qui eux aussi devinrent gros. Brian Wilson était surtout malade ; mais encore en parfait état de marche, accumulant les idées sur des bouts de bande. Son humeur végétale était alors unique. Les hippies batifolaient ailleurs (Monterey, le coche manqué par les Beach Boys), un peu plus tard, dans un crêneau voisin, moins extrême, il y aurait le McGuinn de « Notorious Byrd Brothers », ou le Ray Davies de « Village Green », ou encore Marvin Gaye, celui de l'incroyable « Mercy, Mercy Me ». Captain Beefheart, un naturaliste biscornu. Beaucoup plus tard, David Thomas, un vrai gros, celui-là.

En décembre 66, on annonce la sortie de « Smile » : pub, pochette naïve et des titres comme « Bicycle Rider » (juste avant Syd Barrett !), « My Vega-Tables », « Elemental Suite », « Do You Like Worms »... Six mois plus tard, pas plus de « Smile » que de beurre en branche : Brian Wilson, en pleine parano, embêté par Capitol, par son papa, par Sgt Pepper, par tout le monde, décide d'arrêter tout, détruit le projet (parce qu'il le détruisait, dira-t-il), mais pas les bandes, dont une partie réémergera. D'abord sur « Smiley Smile », le produit de substitution, un collage de bric et de broc (excepté les deux singles, « Good Vibrations » et « Heroes And Villains »), fait en deux semaines. Plus tard au compte-gouttes (« Cabinence », « Surf's Up ») ou sur de rares bootlegs. « Smile » reste l'album mythique par excellence de l'histoire du rock ; on ne désespère pas de le voir sortir un jour. Aujourd'hui une légende, à l'époque un coup fatal : pour le compte, Brian Wilson (le géant vert ?) était bel et bien cassé.

**LE FANTÔME DU PARADIS (PERDU)**  
« *Il était trop sensible. Il y avait une mince frontière et il est passé du mauvais côté.* » (Mike Love)

Désormais, rien ne sera plus comme avant.

Brian Wilson est grossi, drogué, fatigué. Il n'est plus vraiment là.

Les disques seront dorénavant « *produced by the Beach Boys* ».

Le premier d'entre eux, « Wild Honey », est un retour obligé à la simplicité.

Avant de quitter Capitol pour Reprise (dix ans après Sinatra !), le groupe devait livrer un album intitulé « The Fading Rock Group Revival » (quel programme !), qui avorta.

Les autres boys (surtout Jardine et Love) flirtent avec le Maharishi, méditent transcendantement. Tous se mettent à composer, Carl apprend la production.

Le Génie est en veilleuse, donne encore un vague coup de main. Le Génie se repique parfois au jeu. Juste après « Surf's Up »

(71), il co-produit l'unique album de Spring (soit sa femme Marilyn et Diane Rovell sa sœur), qui contient au moins une merveille à couper le souffle, « Sweet Mountain » (parfois, Brian est si ému qu'il pleure à la console).

Le Génie s'est grillé quelques fusibles parce que trop déconnecté. Il n'a d'autre souci que de retrouver des attaches : la famille, le clan, redevenir « one of the boys ». Le très moyen « Friends » sera ainsi son album favori.

Les Beach Boys (devenus has-been en un temps record, et de fait jamais vraiment intégré au goût rock français), ont loupé leur charnière Sixties-Seventies. Ils ne s'en remettent pas tout à fait, c'était fatal. Le filon Brian épuisé, leurs propres limites rapidement mises à jour, ne restait bientôt plus que la redite et la nostalgie, son usure confortable, une mort lente maquillée en célébration. Dès 71, alors qu'ils jamment avec le Grateful Dead, on leur réclame des oldies. En 74, après pourtant un album honnête (« Holland »), c'est une anthologie double (« Endless Summer ») qui surfe à la crête des charts.

Si « Surf's Up » fut un chant du cygne à retardement, « Do It Again » (fin 68) si-

*« Il y avait  
une mince frontière  
et il est passé  
de l'autre côté. »*

gnifiait déjà l'enterrement. Une idée de Mike Love, le premier à se laisser pousser la barbe, futur G.O. patentié de la bande ; au nom des « bons vieux jours ». Reconduire une formule, un dépliant touristique en couleurs digne du marketing de Coca-Cola, un oasis de sud-Californie congelé en espérant que Frère Brian viendra faire une petite visite de temps en temps, créant l'événement. Sinécure pas gaie.

#### L'ÉTERNEL RETOUR

« *I believe you, Mr Wilson, I believe you anyway, and I'm always thinking of you when I hear your music play.* » (John Cale — « Mr Wilson »)

En juin 73, Brian Wilson perd son père. Il en est mortifié. Puis pense que cela fait (enfin) de lui un homme, mais sait trop bien qu'il ne peut s'en tirer seul. Le Maharishi, il l'a laissé aux petits copains. Alors Marilyn lui « offre » le Dr Eugene Landy, un drôle de citoyen psychiatre qui a traîné ses basques dans le showbiz et l'underground hippie, et qui le prend en main fin 74, dans un piteux état (obèse, léthargique, hyper-émotif, cocaïnomane). La clef du traitement de ce bon docteur : des gar-

des du corps pour empêcher Brian de prendre de la coke et de manger des hamburgers. Moyennant quoi 76 est une année de come-back : il pose à la une de « Rolling Stone » tel un Moïse de Malibu dont les tables de la Loi seraient une planche à surf, remonte (péniblement) sur scène et produit « 15 Big Ones » puis dans la foulée l'honorable « The Beach Boys Love You », qui devait d'ailleurs s'appeler « Brian Loves You ». « *Probably not much of a song left in me* », dit-il pourtant. Quatre ans plus tard, il est au milieu du groupe (et d'un paquet de requins) au Palais des Sports ; on l'amène, on lui lève sa grosse paluche, on l'installe au piano, où il plaque indifféremment quelques accords pendant que les autres pileux loustics se livrent à un massacre en règle du répertoire. L'album de cet année-là s'appelait « Keeping The Summer Alive ». Cette année-ci, c'est tout simplement « The Beach Boys ».

Là-bas, une institution ; comme Abraham Lincoln, Walt Disney et les céréales au petit-déjeuner. Au moment du Bicentenaire, Mike Love voulait fait désigner les Beach Boys « *groupe américain officiel* ».

Ici, un fossile ignoré hormis de quelques trente-quarantennaires tannés à la carotène.

Ici et là, le spectre de Brian Wilson honteusement ensablé (le vrai Brian Wilson, bien vivant, n'était plus que l'ombre de lui-même, s'y étant résigné, on s'entend).

#### SURF'S UP (Epilogue)

« Surf's Up » (écrit en 66 ; réenregistré et sorti en 71 sur l'album « Surf's Up » toute dernière plage).

C'est le plus beau fruit connu de la collaboration Brian Wilson-Van Dyke Parks (ce dernier fit par la suite une carrière malheureusement obscure chez Warner). Juste avant sur le disque, il y a « Until I Die », flottant, éthéré, qui fleure bon l'épithaphe (« *Je suis une feuille par un jour de vent / Très bientôt je serai soufflé au loin...* »). Là, on entend d'abord un déferlement régulier, rythmé par un piano aqueux, ponctué par un cor, des trompettes, des clochettes, avec un texte enchevêtré d'images mystérieuses (« *columnated ruins domino* »). Puis ça se calme. Seul le piano, et la voix, serène quoique modulant sans relâche, de Brian Wilson. La mélodie rappelle « Daphnis et Chloé » (le lever du jour) de Maurice Ravel. Le désarroi effacé par la quête d'un instant pris en fraude à l'éternité (gasp). Le retour à l'enfance : « *a children song* ». Vient alors les sirènes cherchant l'accord perdu. Il y a un homme à la mère (à la mer — on ne va pas faire un dessin) — Brian. Accessoirement, la pochette de l'album représente un Don Quichotte fourbu englouti par un flot turquoise.

« Surf's Up » est un de ces moments privilégiés où la fabrication (ici complexe) donne l'illusion parfaite de partager dans son immédiateté fulgurante la douleur des génies. De ceux du moins que nous appelons ainsi, et qui s'en défendent, faute de définition correcte. Brian Wilson répétait : « *Je ne suis pas un génie, juste un type qui travaille beaucoup.* » Ce qui est une façon de voir les choses. Il disait aussi : « *Music is always with me. I always have some song I'm hummin' or whistlin', you know? Music is just like beauty or happiness. It's beauty.* ». Ce qui met fin à tout discours. — FRANÇOIS GORIN.